



8. La violence de la défaite

Description

Dossier thématique [Deux ans après : penser depuis le 7 octobre](#) article #8 par Eyal Sivan, le 9 octobre 2025

Cinaste, essayiste et enseignant né en Palestine-Israël, Eyal Sivan est le fondateur-directeur de la société de production de films Memento! basée à Marseille. Il a réalisé plus d'une douzaine de documentaires politiques primés à travers le monde et en a produit beaucoup d'autres. Parmi ses films « Jaffa, la mécanique de l'orange » ; « Route 181, fragments d'un voyage en Israël-Palestine » (co-réalisé avec Michel Khleifi) et parmi ses livres : « Un boycott à l'igitime, pour le BDS universitaire et culturel de l'État d'Israël » (co-crit avec Armelle Laborie) « Un État commun entre la mer et le Jourdain » (co-crit avec Eric Hazan).



Au matin du 13 octobre 2023, alors que l'armée israélienne s'apprêtait à envahir la bande de Gaza, la voix du général Finkelman en charge des fronts du sud, a retenti sur les ondes de toutes les unités militaires : « Stations du Commandement Sud, ici Kodkod. Nous allons lancer une offensive contre le Hamas et les organisations terroristes dans la bande de Gaza. La victoire est notre seul objectif. Quelles que soient la durée ou la difficulté des combats qui nous attendent, notre seule issue est la victoire. Nous mettrons toute notre puissance et toutes nos compétences dans la bataille, conformément aux valeurs des FDI (l'armée israélienne) qui nous ont enseignés, ce qui nous guide avant tout, c'est l'attachement à la mission et la quête de la victoire. » Puis, en conclusion : « Tout le peuple d'Israël nous regarde maintenant. Comme moi, ils comptent sur vous et croient en vous, vous êtes la généralisation de la victoire. En marche pour accomplir vos missions, frappez l'ennemi. Fin. »

Dans les jours qui ont suivi l'invasion de Gaza, de gigantesques panneaux publicitaires ont été posés partout en Israël, essaimant le pays de formules martiales, aussitôt relayées par l'ensemble des médias : « Ensemble nous vaincrons », « le peuple éternel n'a pas peur », « Gloire à la généralisation de la victoire », etc.

Alors que l'armée israélienne, et avec elle toutes les forces de sécurité du pays, venait de subir la plus grande défaite de son histoire, peut-être même depuis l'avènement du mouvement sioniste qui a donné naissance à cet état, l'obstination à répéter le mot *victoire* et à voir les soldats partant au front comme la « généralisation de la victoire » peut paraître tout à la fois ironique, décalé et paradoxal.

Jamais, en 77 années d'existence, l'état d'Israël n'avait été envahi ainsi, contraint de mener un combat défensif à l'intérieur même de son territoire reconnu et obligé d'évacuer jusqu'à 10 % de sa population civile (résidents des localités du sud du pays et de sa frontière nord).

Le 7 octobre 2023, la raison même d'être d'Israël et de sa puissance militaire a essuyé un épouvantable camouflet. Car il est un point sur lequel les différentes mouvances du sionisme s'accordent (malgré toutes leurs nuances, débats et divergences), c'est sur le fait que c'est l'absence d'une auto-défense du peuple juif qui a permis la Shoah. Il fallait un état refuge pour abriter les Juifs du monde et une armée pour les défendre. La raison d'être de l'état israélien, incarné par ses forces armées, était donc d'offrir aux Juifs une sécurité qu'aucun autre état ne saurait leur assurer et d'agir en bouclier pour garantir le fameux « plus jamais ça ».

Pour les responsables politiques israéliens, suivis de près par leurs alliés-perroquets, l'attaque du 7 octobre 2023 représentait l'agression la plus meurtrière contre des Juifs depuis la Shoah, certains s'aventurant même à la qualifier de « mini-Shoah » menée par des nazis modernes. Cette surenchère rhétorique est retournée contre elle-même, puisqu'elle a mis en évidence l'échec du projet sioniste dans sa fonction de protection. Si l'on y ajoute son incapacité à libérer les otages, son échec à venir à bout de la résistance palestinienne et sa vulnérabilité face aux missiles iraniens et yéménites qui obligent régulièrement les habitants du pays à descendre dans les abris, un profond sentiment de défaite s'est emparé de la grande majorité des citoyens juifs israéliens.

Pour surmonter ce malaise, on a inventé la « gânonation de la victoire » celle qui, haranguée par le général Finkelman et par la propagande de l'État, se voit assigner la mission d'annuler toute trace de humiliation. Elle doit faire disparaître les causes de la défaite, en « purifiant » (sic) le territoire Gaza et annihilant de toutes les manières possibles ses habitants qualifiés « animaux nuisibles » (sic), en éliminant les journalistes-tout au moins, en disqualifiant les représentants de l'ONU, etc.

Ainsi la violence inouïe d'oppression à Gaza est à la hauteur de la défiance israélienne.

Dans une tentative désespérée de masquer cette défaite, l'armée et les forces de sécurité israéliennes exhibent leur superpuissance avec par exemple le dynamitage des bippers et des systèmes de communication du Hezbollah, les assassinats de scientifiques iraniens accompagnés par l'accusation systématique d'antisémitisme envers toute espèce de critiques. Ces performances spectaculaires et inutiles ne sont que les pitoyables démonstrations d'un vaincu qui n'apporteront, de toute évidence pas plus de sécurité.

Le suicide moral de l'État, qui embarque avec lui une grande partie des juifs du monde, même une haine vengeresse à travers tout le Moyen-Orient, provoque son isolement international et transforme Israël en une forteresse assiégée cernée d'ennemis (une « Sparte moderne » pour reprendre les termes de son premier ministre Benjamin Netanyahu), n'est pas paradoxal. Au contraire, il est conforme à la dystopie sioniste qui, du récit dit héroïque des assésés de Massada (qui se sont suicidés pour ne pas se soumettre à leurs ennemis) jusqu'au nom donné au programme nucléaire israélien : *l'option Samson* (qui s'est sacrifié pour annuler ses adversaires), a intégré dans ses mythes fondateurs le récit de sa défaite et même celui de sa propre disparition dans une violence apocalyptique.

En attendant, le refrain entêtant de la chanson de variété « *Il m'aime toujours* » sortie en juin 2024 accompagne la société israélienne dans son sacrifice morbide : « *Le Saint, banni soit-il, m'aime toujours et il n'y aura pour moi que du bien, et il y aura encore plus de bien, et encore plus de bien, et pour moi il n'y aura que du bien.* » Avec ses paroles d'autosuggestion hypnotique, cette ritournelle fait l'objet d'une diffusion incessante et est reprise partout, dans les médias de divertissement, par la jeunesse, dans les fêtes familiales, dans les centres commerciaux et jusqu'aux cérémonies officielles. « *Il m'aime toujours* » est désormais la chanson la plus populaire du pays, acquérant quasiment le statut d'hymne national. « *à! pour moi, il n'y aura que du bien.* »

Ce texte paraît dans le cadre de notre dossier thématique « Deux ans après : penser depuis le 7 octobre », qui présente chaque jour une analyse.

Retrouvez les articles précédents :

- [Face au génocide, les fables européennes ne tiennent plus](#), par Muzna Shihabi
- [Qui a tué le droit humanitaire ?](#), par Rony Brauman
- [Le nouvel esclavage](#), par Nahla Chahal
- [Depuis le 7 octobre la Palestine est entendue](#), par Ariella Aïcha Azoulay
- [« Les universités, voilà l'ennemi. »](#), par Eric Fassin
- [La bête jaune revient](#), par Yitzhak Laor
- [« Le 7 octobre, c'est la fin d'un certain ordre mondial »](#), par Ines Abdel Razak
- La violence de la défaite, par Eyal Sivan

- Contre le Gospel, par *Majd Kayyal*

date crÃ©e
2025/10/09